

L'éléphant dans la pièce...

Les climatologues et les climatosceptiques de droite sont d'accord : les objectifs climatiques ne seront pas atteints. Il ne vaut donc plus la peine de s'engager pour eux. Ou bien : l'approche actuelle a échoué. Selon les cas : résignation (ou joie malveillante) ou obstination incorrigible.

D'un côté, le plaisir de la destruction, de l'autre, une obstination sans joie. Face à ce choix, c'est presque le plaisir de la destruction qui l'emporte chez moi. Notre vie se termine par une catastrophe (la mort), le monde se termine par une catastrophe – et alors ? Qui sommes-nous donc ? L'arrogance des sauveurs du monde a précédé leur chute, nous devenons modestes sur le plan idéologique, mais généreux dans notre mode de vie. Avec humilité, nous savourons nos steaks, en pauvres pécheurs pervers, nous volons sans vergogne vers le soleil des Maldives – il y a encore des plages. Nous pouvons encore faire et dire ce que nous voulons. Nous avons eu raison. Les centrales nucléaires ? Qu'on les nous donne ! Les SUV électriques, plus ils sont lourds et larges, mieux c'est. Les connards au pouvoir – ils sont notre alter ego.

Make Masochism Great Again ! Le christianisme ne dit-il pas que c'est dans la souffrance que nous trouvons Dieu ? Il y a du vrai là-dedans. Aldous Huxley le savait déjà (*The Doors of Perception*, 1954 – à lire et à relire !). Lorsque le corps est martyrisé, de nouveaux mondes s'ouvrent au cerveau. Le jeûne (le corps s'éloigne) et le chant (privation d'oxygène) produisent de délicieuses visions : c'était la recette du succès du christianisme et de nombreuses autres religions. Ce sont tous des cultes de la drogue. Qu'avons-nous contre cela en tant qu'anciens soixante-huitards ? Rien du tout. Nous dérivons vers de nouveaux univers, au son des *Doors*. Tout ira bien. Nous comprenons parfaitement. Nous nous unissons à l'esprit du monde. Empathie avec l'univers ! C'est ça ! Que l'IA prenne le contrôle du monde, nous nous envolons comme des anges. L'âge d'or est en nous. (Pas seulement dans la salle de bal de Trump.) Plus d'or !

Le 13 mai 1959, la société de consommation s'est abattue sur nous. J'étais là. On le sentait déjà le matin : il y avait de l'électricité dans l'air : quelque chose allait arriver ! Et déjà, tout le monde avait un cerceau Hula-Hoop, j'ai eu mon premier jean, il y avait soudain un réfrigérateur, la télévision est arrivée pour les Jeux olympiques de Rome en 1960, nous avons emménagé dans une maison mitoyenne à la périphérie de la ville, des yaourts Migros dans des pots en plastique, des poulets Migros bon marché au barbecue... Le terrain de jeux prévu devient un parking (Ford Taunus, celle avec le globe terrestre !). Trajet pour aller à l'école : deux kilomètres. Pas de magasin à des kilomètres à la ronde. Avant, nous vivions dans un appartement dans la vieille ville (densification !), mal chauffé, au troisième étage, sans réfrigérateur. En revanche, le boucher était à 100 mètres, les deux boulangers à 50 mètres chacun, l'épicerie (c'est ainsi qu'on les appelait à l'époque) à 10 mètres, et le laitier venait tous les jours. Pourquoi stocker des denrées alimentaires ? On pouvait tout acheter frais en quelques minutes ou se faire livrer. Quand mon père avait besoin de ses *Marocaine* (« La cigarette des sportifs »), j'étais de retour en une minute et je pouvais même garder 20 centimes. Mon frère et moi avons eu une belle enfance dans la vieille ville animée. Nous pouvions regarder le boucher abattre les animaux (horrible, tout ce sang qui coulait dans le caniveau ! Et les abats, alors ! horrible !), le cordonnier réparer les chaussures, le tailleur (un Saxon) coudre, nous baigner dans la fontaine, faire du trotinette dans les rues pratiquement sans circulation. Le trajet jusqu'à l'école était passionnant, mais malheureusement long de seulement 500 mètres. Un super instituteur du Valais qui se déguisait en sorcière avec le chiffon du tableau noir pour raconter des contes. Il fumait tranquillement à son bureau pendant que nous étions occupés. (Lui aussi, il fallait parfois que quelqu'un aille lui acheter des cigarettes.) De mai à octobre, on était pieds nus. Tout allait bien. (À part quelques idioties culturelles comme la morale sexuelle, la religion, l'anticommunisme, etc.)

Niveau d'énergie : environ 1000 watts/personne. Aujourd'hui, 5000-6000. À cela s'ajoutent bien sûr de nombreux autres problèmes environnementaux liés aux particules fines (usure des pneus !), au cycle de l'azote, à la perte de biodiversité, etc. « Quand les choses redeviendront-elles enfin comme avant ? » Je ne suis pas le seul à me poser cette question. En fait, cela devrait redevenir comme avant si nous voulons respecter ces objectifs climatiques (quelqu'un comprend-il le concept de **zéro émission** nette ? Devons-nous tous mourir pour ne plus rejeter de CO₂ lorsque nous expirons ?). Nous saurions donc comment faire. Il ne s'agit pas d'un objectif climatique, mais plutôt d'un retour climatique. Malheureusement, il n'y a pas de retour en arrière possible – nous devons aller de l'avant autrement. Mais beaucoup en ont peur, non pas parce que c'était pire avant, mais simplement parce que la peur est si agréable. Ceux qui n'ont pas peur « ne se sentent pas », deviennent des optimistes aveugles, des marginaux méprisés. Seuls ceux qui ont peur sont pris au sérieux.

Pouvons-nous revenir à 1000 watts ? Sans problème. Grâce à l'amélioration de l'efficacité énergétique, 1000 watts d'autrefois correspondent aujourd'hui à 4000 watts en termes d'utilité. Nous n'avons pas à craindre que cela soit facile et confortable (voir ci-dessous). Cela ne demanderait aucun effort moral, aucun véritable sacrifice, et serait même amusant. Et c'est précisément pour cela que personne n'y croit : ne pas avoir peur signifierait devoir changer quelque chose à nos habitudes. Notre psychotrope le plus important, la peur de perdre. Et cela n'est tout simplement pas possible. Ce serait... impensable, irresponsable, stupide. De plus, les problèmes doivent être difficiles à résoudre, sinon on ne prend pas les solutions au sérieux.

Pourquoi la politique climatique a-t-elle échoué ? Parce que les objectifs étaient trop ambitieux, parce qu'ils semblaient irréalisables, loin de notre horizon d'expérience. On parle de mesures globales, d'investissements technologiques se chiffrant en milliards, de la consommation énergétique gigantesque de l'industrie sidérurgique, du secteur de la construction, des installations informatiques et d'intelligence artificielle. La construction génère 40 % du trafic et 80 % des déchets. Rien que l'industrie chimique... etc. Est-il donc judicieux de parler uniquement des ménages, des quelques sacs en plastique, de l'escalope de veau, d'un petit vol vers l'Espagne ? Les autres voyagent en jet privé. Alors que nous nous offrons un nouveau matelas pneumatique en plastique, les autres possèdent des yachts de luxe. Selon Oxfam, une personne appartenant aux 0,1 % les plus riches de la population génère chaque jour plus de 840 kg d'émissions de CO₂, tandis qu'une personne appartenant aux 50 % les plus pauvres en génère 16 kg. Les riches sont 52 fois plus responsables. En quoi cela nous aide-t-il ? En rien ! Ce sont toujours les 99 % qui causent le plus de dégâts, car il n'y a que très peu de personnes extrêmement riches. Nous sommes responsables parce que nous sommes nombreux.

D'un côté, le problème est donc très important, de l'autre, il est trop insignifiant. Nous ne parviendrons pas à résoudre le gros problème, et s'occuper du petit ne sert à rien. **Pourquoi ne pas s'attaquer au problème moyen ?**

Nous sommes 8 milliards d'individus et environ 3 milliards de ménages. Appeler les individus ou les ménages à respecter les limites planétaires est voué à l'inefficacité et au découragement. On ne voit aucun effet. Bien que ces limites soient toujours calculées en termes de valeur par habitant, nous ne vivons pas individuellement, mais dans un contexte social. Lorsque des invités viennent en voiture, à qui cela est-il imputé ? (Bien sûr, à celui qui les a invités : principe du pollueur-payeur !) Et lorsqu'ils mangent des steaks, à eux ou à nous ? (À nous : nous aurions pu servir des falafels.) Nous avons également des têtes et des corps de tailles différentes : que signifie une valeur qui s'applique aussi bien aux bébés qu'aux ouvriers du bâtiment ? La grande faille dans la mise en œuvre de la politique climatique réside dans le fait que les entités capables d'agir sont illusoires, c'est-à-dire qu'elles doivent d'abord être créées. Il s'avère que le comportement respectueux de l'environnement est justement un problème social. Les États sont trop

grands, les individus trop petits. Le gros problème : ce sont 3 millions de problèmes relativement petits, additionnés.

L'éléphant dans la pièce, c'est l'hypothèse tacite selon laquelle, grâce à toutes les mesures climatiques, la société de consommation peut continuer à fonctionner sans changement.

C'est pourquoi, dans tous les sondages, les gens préfèrent les mesures techniques, c'est-à-dire la technologie comme baguette magique (voir Ezra Klein, *Abundance*). Mais même la technologie a ses limites, car elle a elle-même un impact écologique. De plus, elle repose sur des minéraux rares (par exemple le lithium). Au mieux, elle pourrait atténuer l'impact écologique dans certains pays riches et sauver une société de consommation qui reste toutefois inaccessible à 90 % de la population mondiale. « Outre » le problème écologique, nous avons également un problème d'inégalité, tout aussi explosif. Existe-t-il donc un moyen de respecter à la fois les limites écologiques et celles de la justice ? Comment pouvons-nous naviguer entre l'écocide et la guerre ?

Oui, c'est possible. Nous l'avons calculé. Personne ne nous croit. Nous pourrions tous vivre confortablement comme dans un hôtel quatre étoiles, mais pour cela, nous devrions renoncer au capitalisme mondial. Comme l'a déjà dit Marx, et comme l'explique aujourd'hui le marxiste japonais Kohei Saito, un métabolisme mondial durable (échange entre l'homme et la nature) n'est malheureusement pas compatible avec un système capitaliste. Il existe une **rupture métabolique**. Les deux systèmes – l'économie et la nature – ne sont pas compatibles. La croissance dont l'un a besoin détruit l'autre. Nous devrions donc proposer un mode de vie globalement compatible et attrayant pour tous les habitants de la Terre, un modèle fondamentalement nouveau :

Belair est un hôtel pouvant accueillir 500 clients. Il est situé dans une grande ville d'environ 500 000 habitants. Il a une superficie de 1 ha (= 10 000 m² ; 100 x 100 m). Belair compte 6 étages et est construit autour d'une cour intérieure de 3 000 m². Chaque client (c'est-à-dire vous) dispose en moyenne de 20 m², certains seulement de 9 m², d'autres de 40 m². De nombreuses chambres sont communicantes, ce qui permet de former des suites de 60 ou 80 m². En fonction de vos besoins et de votre situation personnelle, vous pouvez déménager au Belair, fermer ou ouvrir des portes. Ainsi, les célibataires, les couples, les petites ou grandes familles ou les communautés de toutes tailles et de toutes formes peuvent s'y installer. La chambre individuelle est sacrée. Il existe 16 millions d'hôtels de ce type sur la planète : Belvedere, Bellevue, Belvoir, Bellerive, Belmont, Bellavista, Belmar, Belval, Faulty Towers, Bellaria, Beauséjour, Beaurivage, Bellavita... etc. Un logement pour tous. Selon la zone climatique, les hôtels sont construits en pierre, en brique, en argile, en bambou, en feutre, en bois, en béton ou dans d'autres matériaux. Lorsque l'espace habitable souhaité est réduit, 5 ou 4 étages suffisent. Dans les régions chaudes, les bâtiments sont aérés, dans les régions froides, ils sont compacts et dotés de petites fenêtres. Le rez-de-chaussée est réservé à un usage commun : entrepôt alimentaire, restaurant, bar, cabinets, médiathèques, ateliers, salles de jeux, soins médicaux, jardins d'enfants, salles de bain, fumeurs, vestiaires, buanderies. L'aménagement permet d'avoir des espaces ouverts, des niches intimes, des salles calmes, des salles pour toutes sortes d'activités. Belair dispose d'une base agricole d'environ 60 hectares (Europe centrale) dans un rayon de 20 km, qui garantit l'approvisionnement de base en denrées alimentaires. Certains bénévoles y travaillent également. Parfois, on y passe simplement des vacances et on profite de la vie à la campagne, ce qui remplace le tourisme urbain-rural. Les repas sont préparés dans la cuisine et peuvent être pris au restaurant ou emportés dans les chambres privées. Pas d'obligation de cantine. Seuls les meilleurs cuisiniers sont engagés. Il existe également de petites cuisines réparties dans tout Belair, où des repas spéciaux peuvent être préparés ou des ingrédients précuits provenant de la grande cuisine peuvent être combinés à nouveau. Des cuisines mobiles, que l'on peut temporairement raccorder et retirer, sont disponibles au sous-sol. La cuisine intégrée devient une cuisine amovible.

Il est également possible de manger dans les hôtels voisins Bellevue, Montebello, Miramonti ou Altamira. Et inversement. Parfois, on mange dans l'un des nombreux petits restaurants privés du quartier.

La vie à Belair correspond à celle d'un hôtel quatre étoiles actuel. Le « service » est assuré par un mélange de travail professionnel rémunéré et d'activités non-payés. En contrepartie, les tâches ménagères individuelles sont en grande partie supprimées. En moyenne, le quotidien est plus facile (cf. zusammen haushalten, 2019).

Belair fait partie du quartier Beaulieu (glomo2 : module global 2), qui comprend 40 glomo1, soit 20 000 habitants, et offre d'autres services tels que des écoles, l'énergie, l'eau, les transports, les soins médicaux de base, les industries, etc. Vingt-cinq quartiers de ce type forment une ville, glomo3, où des universités, des hôpitaux, des théâtres, d'autres industries, une gare ferroviaire permettent une vie colorée et bien remplie. Une telle ville modèle est également le centre d'une région d'environ 5000 km², où se trouvent la plupart des bases terrestres. Neuf régions de ce type forment un glomo4, un territoire démocratique de 50'000 km² comptant environ 10 millions d'habitants. Cette taille permet d'offrir d'autres services publics, un circuit économique largement fermé, une grande autonomie dans l'administration, des réseaux de sécurité sociale et de compensation, un réseau de transport complémentaire, une monnaie propre, etc. Cela rend superflus les grands États-nations avec leurs risques impériaux. Les glomo4 peuvent coopérer dans n'importe quelle composition, tout comme tous les autres modules. Sur la base de ces modules communs, glomo5, la planète, est également structurée comme une institution commune. glomo5 est une coopérative des 600 glomo4 de la planète, qui s'occupe de la distribution des ressources, des produits spécialisés, du globonet, de la sécurité et du droit, de l'aide en cas de catastrophe, de la lutte contre les pandémies, des infrastructures, du savoir-faire commun, etc.

Le problème est-il ainsi résolu ? Bien sûr. Le modèle s'oriente vers toutes les nécessités physiques et sociales (détails dans : Auf den Boden kommen ; La ville d'une seule planète ; Cities For A Single Planet).

4.1.2026

Hans Widmer

Suggestions de lecture :

Arnsperger, Christian, L'existence écologique, 2023

Beckert, Sven, Kapitalismus, 2025

Brand, Ulrich, Markus Wissen, The Imperial Mode of Living. Everyday Life and the Ecological Crisis of Capitalism. Verso, Londres 2021

Bregman, Rutger, Im Grunde gut: Eine neue Geschichte der Menschheit, 2020

Huxley, Aldous, Les Portes de *la perception*, 1954

Jörg Kilian, Hirsch, Michael, Percez le statu quo, Nautilus, 2025

Kahneman, Thinking Fast and Slow, 2011

Kemp, Luke, La malédiction de Goliath, 2025

Klein, Ezra, Abondance, 2026

Neustart Schweiz, Cities For A Single Planet, A model for the ecological transformation of the earth, Autonomedia, 2025

Neustart Schweiz, Ihr Palace Hotel in Ihrer Stadt, 2021

Neustart Schweiz, Zusammen haushalten, 2019

Piketty, Thomas, Sander, Michael, Les luttes du futur : égalité et justice au XXI^e siècle, 2021

Saito, Kohei, Systemsturz, 2020

Streeck, Wilhelm, Comment le capitalisme prendra-t-il fin ? Essais sur un système défaillant. Verso Books, Brooklyn, 2016

Liens :

neustartschweiz.ch

newalliance.earth

klimagenossenschaft.ch